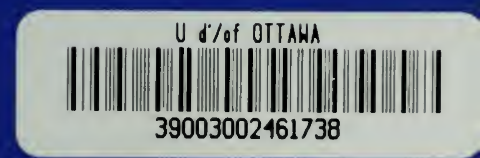

U d'/of OTTAWA
39003002461738



# LES NOUVELLES
# DROLATIQUES



Jul Hanriot inv. sc

# LES NOUVELLES
# DROLATIQUES
DE
MARC DE MONTIFAUD

---

Icy, n'y a que pour rire.
BÉROALDE DE VERVILLE.

V

*L'Amende honorable*
*Le Téléphone*

EAU-FORTE DE HANRIOT

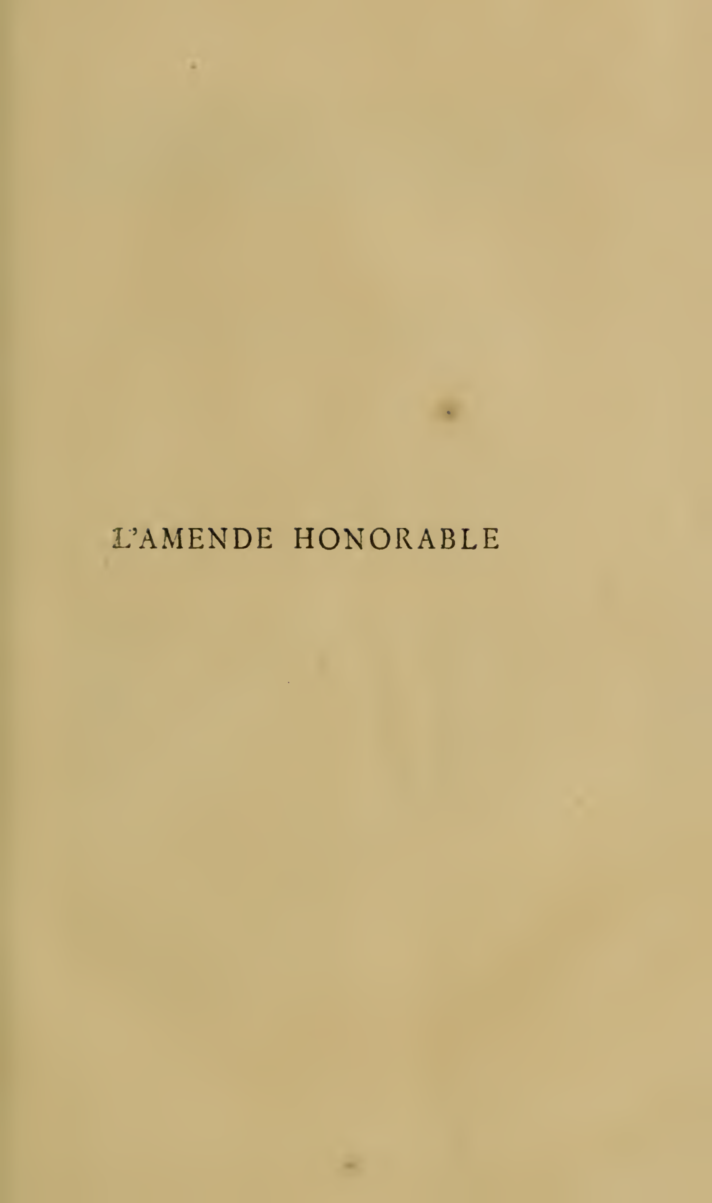


*PARIS*

M.DCCC.LXXXI







# L'AMENDE HONORABLE

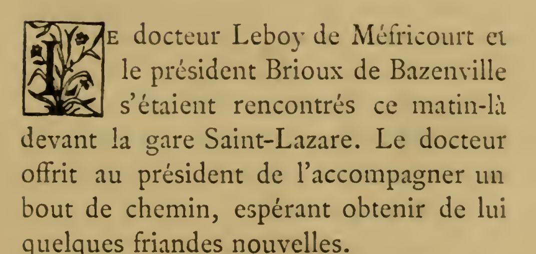


# L'AMENDE HONORABLE

—

*Le réel dans le fond ; le possible dans le fait ; l'ingénieux dans les moyens.*

(EVANG. SELON LES JAVANAIS)



Le docteur Leboy de Méfricourt et le président Brioux de Bazenville s'étaient rencontrés ce matin-là devant la gare Saint-Lazare. Le docteur offrit au président de l'accompagner un bout de chemin, espérant obtenir de lui quelques friandes nouvelles.

— Vous êtes toujours avec Olympe ? lui demanda le président après quelques minutes de conversation.

— Toujours... et j'ai promis hier à

cette chère enfant de l'accompagner aujourd'hui au sermon du Père Antoine.

— Et à quelle heure prêche-t-il ?

— Vous m'y faites songer ! J'ai, en effet, complètement oublié de m'en enquérir, et pourtant je tiens essentiellement à m'assurer qu'Olympe y assistera ; c'est une garantie pour moi. Une maîtresse qui pratique est toujours de celles qu'on peut rendre à Dieu à un moment donné sans crainte de les voir vous vitrioler.

— Eh ! eh ! vous pensez à tout. Si vous le voulez, allons à Sainte-Clotilde ; nous saurons, à la sacristie, l'heure à laquelle a lieu le sermon du Père Antoine.

Les deux hommes hâtèrent le pas. Au bout d'un quart d'heure, ils franchissaient le seuil de l'église et s'informaient du détail en question.

Au moment où ils retraversaient l'église, le président, qui avait sans doute son dessein en y entrant, plongeait l'œil de tous côtés. Le docteur aperçut de loin une femme d'environ cinquante ans, tapie con-

tre un confessionnal. Il s'imagina de suite qu'il devait avoir sous les yeux une illustration du monde aristocratique, et interrogea son interlocuteur sur la célébrité en question, afin de pouvoir prononcer son nom devant ses clientes :

— Quelle est donc cette personne si majestueusement prosternée là-bas? demanda-t-il.

Le président feignit alors de reconnaître sa femme, enchanté de montrer à son ami que M^me Brioux de Bazenville remplissait tous ses devoirs religieux.

— Voyez-vous, l'abbé Jaidadieu confessait aujourd'hui à Sainte-Clotilde pour la première fois. Alors il lui fallait une pénitente de marque... une personne dont la haute position donnât l'exemple à chacune. J'ai pensé qu'il n'y avait que M^me de Bazenville qui pût briguer un pareil poste et j'ai exigé que Léocadie allât aujourd'hui à la première... de l'abbé.

Le docteur comprit alors pourquoi on lui faisait traverser Sainte-Clotilde.

— Diable ! mon cher président, vous avez la poigne forte pour contraindre ainsi madame à une pareille obéissance.

— Le frein de l'Eglise, grogna le président à tête de cochon... le frein de l'Eglise, je ne connais que ça.

Et il rajusta son pince-nez que rejetaient toujours les grosses ailes de son nez.

— Mais, objecta son ami, vous n'auriez pas tant insisté si ce jour n'eût pas été choisi par l'abbé Jaidadieu pour inaugurer son confessionnal ?

— Naturellement. Je voulais que ma femme en eût l'honneur et que tout le monde le sût.

— Et vous êtes venu ici vous assurer que madame remplissait vos ordres en conscience ?

— Sans doute, grogna le gros inamovible.

Le docteur Leboy de Méfricourt était toujours contrarié quand on lui parlait d'une personne aimée. Il lui semblait que cette personne empiétait sur le culte que son

Olympe devait inspirer. Aussi, ce fut avec satisfaction qu'il accueillit la confidence du président. Au moins, il acquérait la preuve que Mme Brioux de Bazenville n'inspirait ni hommages, ni culte, à son mari, mais qu'elle servait en cette circonstance à satisfaire son outrecuidance.

— Toutes les femmes devraient passer leur vie prosternées, déclara-t-il ; au moins elles nous laisseraient vaquer à nos devoirs. C'est déjà assez beau qu'elles portent notre nom.

Et, fier de son raisonnement, le petit homme se mit au pas avec le magistrat et ne le quitta qu'au Palais.

Le président expédiait ce jour-là une affaire d'adultère. Comme à l'ordinaire, il affecta d'être fort intéressé au réquisitoire et de bâiller devant la défense ; puis, simplement, il condamna la nommée Julia de X... à un an et un jour.

En quittant le prétoire, il se frottait les mains. Ah ! ce n'était pas Mme Brioux de Bazenville qui lui en ferait voir de pareilles !

Huit jours après, il dînait rue de Grenelle, et à la sortie de table on causait du relâchement des mœurs du jour.

L'abbé Jaidadieu pérorait au milieu d'un petit groupe de mondaines.

— Toujours charmant, cet abbé, disait la douairière d'Olmutz.

— Madame la duchesse me gâte, répliquait l'abbé en s'inclinant.

— Non, Monsieur l'abbé, et la preuve, c'est que je vais vous adresser un reproche.

— Madame, de votre bouche je n'ai qu'à gagner à l'entendre.

— En ce cas, je me risque : on vous trouve trop indulgent.

— Oserai-je vous demander, Madame, si votre opinion a un écho à l'archevêché ?

— Mais... oui. Monseigneur me déclarait encore hier : « L'abbé Jaidadieu ne s'aperçoit pas de la corruption de notre société. »

— Par exemple ! fit l'abbé déconcerté, moi, un vieux routier du saint ministère, je ne m'en aperçois pas ?

— Je suis de l'avis de la duchesse, exclama le gros Bazenville, Monsieur l'abbé, qui ne confesse que des saintes, ne peut s'apercevoir de rien. C'est scandaleux, ma parole d'honneur, c'est scandaleux, cette licence.

— A qui le dites-vous, Monsieur ? répondit vivement l'abbé, jaloux de prouver ses lumières, et en s'allumant. J'en sais plus que vous ne pensez, allez !

— Bah ! murmura le président incrédule.

— Tenez ! une preuve, poursuivit l'abbé à haute voix : jeudi dernier, j'inaugurais mon confessionnal à Sainte-Clotilde; eh bien ! la pécheresse qui avait sollicité de se confesser à moi la première, je répète « sollicité », sous l'inspiration de sa famille...

— Hein ? gronda le président attentif et ouvrant ses gros yeux.

— Cette première pénitente, Monsieur, s'accusa, avant toute chose, d'avoir trompé son mari, et cela depuis dix ans !... Vous

voyez, poursuivit étourdiment le prêtre sans remarquer l'ahurissement général, vous voyez que je suis au courant des habitudes de ces dames... Madame la duchesse m'accusera-t-elle d'avoir encore un voile sur les yeux?... Monsieur le président prétendra-t-il quand même que je ne confesse que des saintes?

L'abbé s'interrompit en voyant la consternation pétrifier les figures et les gestes.

On eut pitié de M. de Bazenville, qui suffoquait; on feignit de ne pas remarquer sa face congestionnée et ses mains dont les pouces jouaient comme pour étrangler quelqu'un.

— Il n'y a pas que les cardinaux qui aient le privilège du rouge et du violet, remarqua à voix basse un stagiaire, pendant que la douairière s'efforçait de couvrir la retraite du président.

L'abbé Jaidadieu avait jugé à propos de s'esquiver aussi.

— Ils vont se rencontrer, murmuraient les rieurs. C'est égal, voilà qui est réussi.

— D'autant mieux, ajouta un journaliste mal pensant, que M. de Bazenville n'avait pas manqué de nous faire sonner très-haut, avant dîner, que sa femme a eu l'honneur d'être la première qu'ait confessée ce fameux jour l'abbé Jaidadieu.

— Infortuné Bazenville ! répétaient les habitués de la duchesse, tordus en deux par l'hilarité.

— Ne riez pas tant, Messieurs, interrompit le journaliste. M. Brioux de Bazenville se vengera en travaillant mes confrères aux prochains délits d'outrage aux mœurs.

— Aidez-moi donc à changer la conversation, disait M^me^ d'Olmutz à son petit cercle intime.

Mais il n'y eut pas moyen de satisfaire de suite l'excellente duchesse, et, bon gré, mal gré, comme le rire est communicatif, elle finit par y céder. Alors l'explosion n'eut plus de bornes. Un des assistants m'a raconté que les rires s'entendaient de l'antichambre et avaient gagné la valetaille, qui s'était prise à suffoquer

également en transmettant ses éclats de gaieté aux laquais de l'escalier ; à leur tour, ceux-ci communiquèrent la nouvelle aux gens de la porte d'entrée, qui la rapportèrent au concierge et à sa « dame ». Des fournisseurs du quartier ayant l'honneur, ce jour-là, d'être reçus chez le susdit concierge, poussèrent l'esprit d'imitation jusqu'à rire plus haut que les autres ; la rue en fut informée, des fenêtres s'ouvrirent, et les locataires, en chemise, commencèrent à céder à la contagion ; les gardiens de la paix, qui maintenaient la circulation, se virent initiés à la chose, et les cochers renfrognés, emmitouflés sur leurs sièges, ne purent se dispenser de faire comme les autres. On eût dit un coup de folie générale et l'invasion du rire faillit gagner les rues environnantes en s'arrêtant aux postes de police et aux bureaux de tramways.

L'hôtel entier et une partie du quartier se tinrent les côtes et se dilatèrent la rate pendant environ trois quarts d'heure.

Le nom de M. Brioux de Bazenville vola à travers l'espace, sur les ailes un peu bourbeuses de la Renommée qui, revêtant la figure de la presse parisienne, alla narrer la chose à trois mille lieues au-dessus du niveau des cornes du président.

La suite de ce récit devant se dérouler l'après-midi du 10 janvier au vestiaire de l'église Sainte-Clotilde, nous prenons le parti de transcrire intégralement le dialogue qui s'est débité, afin d'éviter nos réflexions personnelles qui pourraient nous être imputées à mal.

*PERSONNAGES :* — BERTHE, JULIETTE, EMMA, FERNANDE, L'ABBÉ JAIDADIEU, UN SUISSE.

La scène a lieu dans la salle du vestiaire de l'église Sainte-Clotilde.

Ces dames sont installées auprès d'un grand feu et paraissent travailler activement. Leurs ré-

flexions passent au crible certains personnages de l'état ecclésiastique.

Juliette. — Ecoutez donc, c'est une consolation pour un prêtre, ne pouvant être appelé : mon chéri, qu'on le nomme mon père !... Ah ! mon père !...

Berthe. — Juliette a raison. Vous vous souvenez du petit Joseph qui a été aide-jardinier chez grand'mère ? Eh bien, aujourd'hui il est deuxième vicaire à Saint-Séverin. Grand'mère le salue toujours et ça me fait un effet quand je l'entends répéter : M. l'abbé par-ci, M. l'abbé par-là... Non, je ne pourrais pas me confesser à un garçon qui a été berger à la maison, me mettre à ses genoux, lui qu'on envoyait dîner à l'office. Ce serait presque un comble, comme ils disent.

Emma. — C'est vrai. Il est des choses sur lesquelles on ne doit raisonnablement pas marcher. Aussi, rappelez-vous ce qui a eu lieu il y a huit jours. L'abbé Jaidadieu n'est guère discret; ce qui s'est passé chez la duchesse en est la preuve. Il

a manqué totalement de tact... de mesure...

BERTHE. — Est-ce que le président se séparera de sa femme ?

JULIETTE. — Allons donc ! lui qui a tant fulminé contre les femmes des autres ? On rirait trop. Hier, mon mari me disait... (*Elle rit.*) Ah ! ah ! non, c'est trop roide, je ne peux pas...

EMMA. — Mais allez donc ! mais allez donc !...

BERTHE. — Voyons, entre nous...

JULIETTE. — Je lui demandais des explications, il m'a répliqué brutalement : — « Mais, ma chère, une femme peut avoir dix amants, si bon lui semble, pourvu qu'elle ne se laisse pas pincer. Votre Mme de Bazenville est une dinde qui n'a pas volé ce qui lui arrive. Est-ce qu'on va, de but en blanc, raconter ces affaires-là à un prêtre ? Elle n'a que ce qu'elle mérite. C'est bien fait ! »

BERTHE. — Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

JULIETTE. — Moi ! rien. J'ai pris ma tapisserie. Franchement, je trouve que Gustave avait un peu raison.

EMMA. — C'est vrai, on n'est pas maladroite comme la présidente. Est-ce qu'elle devait mettre l'abbé Jaidadieu dans des affaires aussi intimes ?

JULIETTE. — D'abord, ce n'était pas son secret à elle toute seule. Et, voyez-vous, on me ferait mourir, moi, plutôt que de divulguer ce qui compromettrait une autre personne. A propos, sait-on le nom de l'amant de M^me^ de Bazenville ?

EMMA. — Nullement. Ce n'a pas été faute de questionner cette pauvre duchesse ; mais vous savez comme elle est bonne. (*Contrefaisant la duchesse.*) — « Non, mon cœur, ne me demandez jamais de nommer l'amant d'une femme avant que les autres n'aient commencé. Ah ! si les autres le divulguaient, c'est différent... »

BERTHE. — Je crois que la duchesse ne serait pas fâchée que la rumeur publique le lui apprît.

JULIETTE. — Croyez-vous qu'elle l'ignore ? l'abbé Jaidadieu n'a pas de secret pour elle.

TOUTES. — Oh ! par exemple !

EMMA. — Ce qui rend M$^{me}$ de Bazenville inexcusable, c'est qu'elle n'est pas « née ». On prétend tout bonnement qu'elle était la gouvernante de... l'époux de son choix, mais avant son mariage. (*Riant.*) Gouvernante ! quelle drôle de chose ! Le président sans doute l'appelait « bobonne ». (*Elles rient.*) (EMMA, *sérieusement.*) Si elle appartenait au même monde que nous, ce serait une autre affaire... c'est-à-dire, on excuserait... mais, la main sur la conscience, cette femme aurait dû comprendre qu'elle est ridicule.

JULIETTE. — Oui. Seulement, pour l'emploi obscur qu'elle tenait dans la société, elle pouvait supposer qu'on ne saurait rien. Ces femmes-là ça n'existe pas.

EMMA. — Ma chère, ça prend toujours la place d'une autre.

BERTHE. — Mais, au bout du compte, que faire avec un mari comme le sien ? Il paraît que M. de Bazenville est... attendez donc... une espèce de... de... J'ai le mot au bout de la langue. Ah ! j'y suis !... un monogame.

JULIETTE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

BERTHE. — C'est une secte d'animaux d'un ordre à part... comme le sanglier, qui se contente d'une seule femelle.

EMMA, *riant.* — Grand merci de l'explication. Ainsi M. de Bazenville appartient à la classe des monogames, ou plutôt des sangliers. *(Elles se renversent toutes sur leurs sièges. On frappe, la porte s'ouvre. La baronne Fernande de Luz entre.)*

JULIETTE. — Ce n'est que toi !... Tu nous as fait une peur !

FERNANDE, *ôtant ses gants.* — Pourquoi ?

BERTHE. — Parce que nous causions de la soirée d'il y a huit jours.

FERNANDE. — Ah ! oui. *(Se croisant les*

*bras.*) J'en sais de belles, moi, je vous en réponds.

JULIETTE. — Parle, parle... Qu'est-ce qu'il y a ?

BERTHE. — Parle donc... on pourrait venir.

FERNANDE. — Je vous le dirai, mais donnez-moi de l'ouvrage. (*S'asseyant.*) Comme cela, si l'abbé Jaidadieu entrait, nous n'aurions pas l'air de nous occuper du prochain. (*S'étalant sur sa chaise.*) Là, m'y voici... passez-moi les ciseaux et la flanelle. — Sachez donc que, depuis avant-hier, le président en a vu de toutes les couleurs.

JULIETTE. — Comment! sa femme a encore osé... ?

FERNANDE. — Il s'agit bien de sa femme ! L'aventure du confessionnal n'est rien à côté du tour qui lui a été joué au Sporting-Club.

BERTHE. — Oh ! ma petite Fernande, je t'en prie... raconte-le-nous, toi qui es toujours renseignée de si loin.

Fernande. — Tu me flattes, mignonne, mais cette fois, tu ne te trompes pas. C'est le duc de Berwick qui avait pris la direction de l'affaire... Quand on y pense... (*elle coupe un morceau d'étoffe*), il y a de quoi frémir.

Juliette. — Est-ce que le duc de Berwick était l'inconnu resté à dessein dans le vague de... la confession de Mme de Bazenville ?

Fernande. — Pas du tout. Seulement, l'aventure survenue au président chez la douairière avait mis en liesse une bonne partie des habitués du club. On ne causait que de l'incident ; cela ramena sur le terrain certain procès en adultère où M. de Bazenville s'était montré très-grossier envers la partie la plus intéressante et la moins... désintéressée de l'affaire, la comtesse G... ; le duc de Berwick proposa de venger la généralité des femmes offensées dans la personne de la comtesse, et, pour cela... (*On entend frapper. Elles reprennent leur ouvrage et travaillent nerveusement.*)

LE SUISSE, *entrant*. — M. l'abbé Jaidadieu m'envoie prévenir ces dames qu'il aura l'honneur de venir les saluer dans une petite demi-heure.

JULIETTE. — C'est bien ; nous attendrons M. l'abbé.

LE SUISSE *s'incline*. (*A part, en s'en allant.*) — En faisaient-elles un bruit quand je suis entré ! c'était à en devenir sourd. (*Il sort.*)

BERTHE. — A présent, Fernande, il nous reste une demi-heure. Tu as le temps de nous raconter la chose en question. Tiens, je t'enfilerai tes aiguilles.

EMMA. — Oui, pour t'éviter de ne rien coudre.

BERTHE. — J'ai travaillé la semaine entière à la layette du petit Joseph Rivers. Ainsi...

FERNANDE. — Chut ! Mesdames, vous parlez trop fort. (*Baissant la voix.*) Tenez, rapprochez-vous de moi, si vous voulez que je continue, parce que je me méfie de ce suisse.

Juliette. — C'est vrai. Je ne l'aime pas. Il ressemble à saint Joseph, et, sous son air bête, je jurerais qu'il entend et retient tout.

Fernande. — Le duc de Berwick s'entendit avec les intimes; il leur distribua des rôles, comme un véritable impresario à ses pensionnaires. On choisit un local près de la maison de M. de Bazenville, à Passy; on le meubla luxueusement. Il y eut surtout une galerie où l'on décida que la société parisienne se vengerait une bonne fois du prétoire. Vous comprenez qu'il ne fallut pas longtemps au duc de Berwick pour opérer ces transformations. Quand on prête aux souverains le surplus de ses millions...

Juliette. — Tu nous en fais venir l'eau à la bouche.

Fernande. — Ce serait encore autre chose si vous entendiez mon cousin André! il en était, lui. (*Soupirant.*) Dieu ! que les hommes sont heureux!

Emma. — Ainsi ce sont les millions du

duc de Berwick qui couvraient les frais de la représaille imaginée par les sportsmen ?

FERNANDE. — C'étaient eux et l'honneur du sire Brioux de Bazenville qui, accommodés ensemble, payaient les violons de la fête... Donnez-moi donc les ciseaux.

BERTHE, *les lui offrant.* — Enfin, comment les choses se passèrent-elles ?

FERNANDE. — Vous comprenez qu'à l'appel du duc de Berwick toutes les demimondaines, averties qu'une fête... naturaliste se préparait, y accoururent avec un entrain qui redoubla encore quand on leur apprit qne la principale condition qu'on exigerait d'elles serait l'absence complète de vêtements.

JULIETTE. — Quelle horreur ! Comment ! l'absence de vêtements ?

FERNANDE. — André m'a assuré qu'aucune des femmes qui se trouvaient là n'avait gardé la plus légère gaze, à partir de l'endroit de leur personne qui a surtout besoin d'être protégé.

Berthe et Emma, *ensemble.* — Est-il possible !

Juliette. — Et nos maris… nos… parents assistaient à ce déploiement de… forces vives ?

Fernande. — Il est certain que cela fait dresser… les cheveux sur la tête.

(*Elles se lèvent en proie à une grande agitation et entourent Fernande. On entend frapper. L'abbé Jaidadieu entre doucement.*)

L'abbé Jaidadieu. — Bonjour, Mesdames ! je vous présente mes respects. Vous me voyez désolé de n'avoir qu'un quart d'heure à vous donner.

Berthe, *très-vite.* — Monsieur l'abbé, j'ai à vous recommander la famille Maltravers : cinq garçons, trois filles, et une misère ! Le père et la mère sortent de l'hospice.

L'abbé. — Bon, bon, je vois cela d'ici. Et notre excellente duchesse, est-elle mieux, ce matin ? Je l'ai laissée hier en proie à des névralgies.

Fernande. — Elle se fatigue trop. Je ne sais pourquoi elle prend à cœur de re-

cevoir tous les deux jours. A son âge, c'est tuant.

L'ABBÉ. — Mais non. L'habitude du monde rend aisé pour elle ce qui serait fatigant pour d'autres. (*A Juliette.*) Et M. René va bien?

JULIETTE. — Ne m'en parlez pas! la dentition!... A propos, Monsieur l'abbé, vous savez que son vœu de bleu et de blanc expire après-demain; je vous ferai apporter ses vêtements de couleur pour les bénir... A cette occasion, Monsieur l'abbé, j'aurais à vous remettre une petite offrande destinée à vos pauvres. (*Elle l'attire à part, lui donne une bourse et lui parle bas assez longtemps.*)

L'ABBÉ, *souriant et paraissant prêter la plus grande attention à ce qu'elle lui dit.* — Je suis à vos ordres, Madame la comtesse. Quand vous voudrez, je bénirai les nouveaux costumes de ce cher enfant. (*Haut.*) Mesdames, je vous remercie de votre assiduité à notre ouvroir. Vous me voyez dé-

sespéré de vous quitter sitôt; les soins de mon ministère m'absorbent.

Emma. — Et l'on dit que la piété se relâche!

L'abbé. — Sans doute, sans doute; c'est pourquoi nous redoublons de zèle. Ainsi il faut que j'aille au moins en douze endroits avant six heures.

Fernande. — Dans ce cas, je n'hésite pas à mettre sur votre liste mes mutilés de la Chapelle. L'oncle est aveugle... il y a une grande fille épileptique... C'est navrant! navrant!

L'abbé. — Soyez tranquille, j'y vais de ce pas. (*Saluant.*) Mesdames, je suis votre serviteur! (*Il fait une grande inclination et s'en va.*)

Fernande, *debout, après une pause.* — C'est égal, nous parlions trop fort tout à l'heure.

Juliette. — Crois-tu qu'il se soit amusé à nous écouter?

Fernande. — Vous comprenez que s'il a entendu, je vais être très-déconsidérée

à ses yeux, moi qui vous parlais de choses...

EMMA. — L'abbé Jaidadieu est un saint, ma chère... il ne peut pas saisir de pareils détails. Mais, de grâce, ta fête du Sporting-Club... achève, tu nous do*i*s la fin.

FERNANDE. — Ces dames, paraît-il, n'auraient fait aucune difficulté pour ôter leur chemise, ainsi que cela s'est pratiqué, il y a trente ans, chez le docteur Véron, à une fête très-intime. Mais le duc de Berwick proposa autre chose : c'est qu'elles s'habillassent chacune en cuirasses perlées, prenant depuis le menton jusqu'à cet endroit... par lequel le naturalisme s'introduit, bon gré, mal gré, dans... la vie privée. Vous voyez d'ici le singulier ruissellement de jais qui devait jaillir des épaules et des bras et s'arrêter juste à... la hanche.

BERTHE. — Est-ce que les cuirasses étaient noires ?

FERNANDE. — Je le crois. Comme la seconde partie du corps n'était protégée

par aucune arabesque, pas même un simple fil d'or, on entretint dans les salons une atmosphère d'au moins trente degrés de chaleur, au point que ces dames étaient, fort à leur aise et que ces messieurs étouffaient de chaleur.

JULIETTE. — Est-ce qu'ils eurent l'idée de se déshabiller aussi ?

FERNANDE. — C'est probable ; seulement les convenances s'y opposaient. Quand on fut bien lancé et toutes les têtes assez échauffées pour répondre du succès, un des amis du duc de Berwick, revêtu d'une écharpe de commissaire de police et accompagné d'une autre personne jouant le rôle de greffier, alla sonner à la porte du fameux président qu'on surnomme aujourd'hui « Porte-Veine », à cause de sa hure. Quand on entendit la formule : « Au nom de la loi ! » vous pensez qu'on se dépêcha d'ouvrir. On introduisit le fonctionnaire improvisé dans la chambre à coucher du président.

— Monsieur, lui dit-il, je suis forcé de

requérir votre assistance, comme témoin.

— Mon assistance ?...

— Oui, Monsieur. Des faits étranges s'accomplissent à côté de cette maison. Une douzaine de danseuses, vêtues de maillots couleur cuisse de nymphe...

— Hein ! fit le président se passant la langue sur les lèvres.

— Sont en train, poursuivit le faux commissaire, de s'en donner plus qu'il n'est permis, à quelques pas de chez vous.

— Vêtues de maillots couleur cuisse de nymphe... et à quelques pas de chez moi... répéta le magistrat rêveur. C'est bien, Monsieur, j'y vais ; le temps d'endosser mes vêtements et je suis à vous.

M. de Bazenville espérait ainsi, en se rendant dans la maison, comme témoin, assister à une scène de scandale excellente à exploiter au tribunal qu'il présidait. Quelle aubaine de pouvoir enfin se venger des railleries qu'on accumulait autour de lui, depuis sa dernière aventure !

A peine eut-il franchi la galerie du premier étage qu'il recula effaré en reconnaissant de loin le duc de Berwick et le marquis d'Hersor, deux illustrations quasi royales. Il salua humblement et balbutia quelques paroles afin de se justifier :

— Monsieur le duc, je ne me doutais guère que vous assistiez à ce divertissement ; sans cela, croyez que je n'aurais pas accepté d'être amené ici pour figurer dans un procès-verbal.

— Pourquoi donc, cher Monsieur ? fit le duc, très-aimable. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que vous êtes mêlé à mes affaires.

— Que voulez-vous dire, Monsieur le duc ? Je ne sache avoir jamais eu l'honneur...

— Quoi, vous oubliez le fameux procès de M^me^ la comtesse de G..., où, dans l'inventaire exigé au nom du mari à l'occasion des bijoux donnés à sa femme, vous avez fait mentionner un bracelet offert par moi ?

— Je ne soupçonnais point, Monsieur

le duc... Oh! soyez persuadé que si j'avais deviné... Mon Dieu, je conçois votre colère contre mon étourderie. Je suis prêt à en présenter mes excuses à la comtesse...

— Dites-vous vrai? interrompit le duc de Berwick. Vous seriez disposé à réparer cette petite maladresse du prétoire?

— Non seulement j'y suis disposé, s'écria M. de Bazenville, mais j'écrirai de suite à Mme la comtesse de G... qu'il y a une lacune dans mon jugement et qu'on pourrait en appeler.

— C'est bon à savoir; mais, écoutez: nous nous contenterions bien de vos excuses; seulement, il y a une petite difficulté...

— Laquelle?

— C'est que la comtesse, une grande dame, Monsieur le président, ne consentira peut-être pas à vous recevoir; alors...

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur le duc, j'attendrai son bon plaisir...

— Non, j'aimerais mieux, puisque vous

êtes disposé à lui adresser des excuses, que vous lui en fassiez de suite.

— M^me de G... est donc ici ?

— Nullement. J'ai eu l'honneur de vous dire, il y a un instant, que c'était une grande dame.

— Je ne l'ai pas oublié, Monsieur le duc, fit le magistrat un peu effrayé par ce ton menaçant.

— Donc, poursuivit le grave personnage, nous avons décidé que vous pourriez lui adresser réparation devant... son effigie.

— Devant son effigie ? Est-ce que vous auriez fait mouler la gracieuse figure de M^me de G...?

— Non, Monsieur le président. Pour celui qui a l'habitude de déshabiller... les femmes dans leur vie privée, comme vous avez déshabillé M^me de G..., pour celui-là, dis-je, cela ne souffre pas un doute que les femmes ont certain côté par lequel il leur est impossible de n'être pas pareilles.

Le président demeurait ahuri ; il ne saisissait rien encore.

— Retournez-vous, ordonna d'un ton péremptoire le duc de Berwick en faisant pirouetter le fonctionnaire.

M. de Bazenville obéit et se trouva aussitôt en présence d'une trentaine de houris, rangées en bataille le long du mur et présentant au président... l'endroit opposé à certaine rotondité nommée en toutes lettres dans l'*Assommoir.*

— C'est par ces lignes ondoyantes et pleines que les personnes du sexe qui nous intéresse se ressemblent toutes, commença nonchalamment le duc de Berwick ; vous êtes trop classique, Monsieur, pour ignorer qu'aux concours de la Grèce antique, les hétaïres n'auraient pas voulu soustraire la moindre parcelle d'ellesmêmes aux yeux des juges ; leur être entier, de la tête aux pieds, paraissait bon à viser au prix fameux qu'elles ambitionnaient.

Le fonctionnaire se taisait, interdit, ne sachant où l'on voulait en venir.

— En conséquence, comme ces dames et ces demoiselles nous prennent, les unes et les autres, par le même endroit, j'ai songé que vous pourriez exprimer vos regrets ou prononcer vos excuses à haute voix à cette limite définitive qui, lorsqu'elle est franchie, fait une femme coupable aux yeux de la loi.

M. de Bazenville commençait à pressentir quelque chose.

— C'est *cela* que vous condamnez au palais quand vous jugez une adultère, n'est-ce pas ? C'est *cela* que vous visez ? Eh bien, mon cher président, il n'y a que *cela* qui compte dans vos débats, dans vos attendus, dans vos arrêts. *Cela* seul est en cause. *Cela* vous représente ce que vous avez voulu atteindre dans le délit de la comtesse de G... C'est devant cette personnification de *cela* qu'il suffira que vous récitiez une courte amende honorable. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je vous assurais que la comtesse de G... était suffisamment présente ici en effigie ?

— Monsieur le duc, se décida à répondre le gros Bazenville, la plaisanterie est très-ingénieuse... je la trouve excessivement drôle...

— Vous êtes bien bon.

— Mais permettez-moi de vous faire remarquer que mon caractère souffrirait peut-être de l'accepter d'une façon aussi complète.

— Bah! repartit le duc avec une froideur et une correction exquises, vous préférez qu'on vous signifie demain votre révocation et recevoir publiquement une verte réprimande, pour être venu partager nos plaisirs de cette nuit?

Le magistrat savait que l'illustre personnage avait l'autorité d'un souverain. Il se voyait cassé comme étant convaincu d'avoir assisté à une soirée de haut libertinage. Il comprit dans quel piège on l'avait conduit. De plus, il savait aussi le marquis d'Hersor très-capable d'ordonner qu'on le bâtonnât comme au temps jadis, et il songea que les acteurs de cette co-

médie auraient sans doute intérêt à lui garder le secret.

— Je vois que vous acceptez, reprit Berwick, qui suivait entre les lignes du visage du gros Bazenville la nature de ses réflexions. Je crois que vous avez raison ; sans cela votre siège présidentiel pourrait bien, sans métaphore, culbuter sous votre arrière-train. Ne vous tourmentez pas, ça ne sera pas long.

On pria le président d'ôter ses culottes, ses bottes et ses chaussettes, ce qu'il exécuta assez péniblement. On lui apporta un énorme cierge pesant au moins sept à huit livres. Oh ! le duc avait largement fait les choses.

Quand il fut muni de son cierge, un huissier à chaîne d'argent lui grimpa sur les épaules et s'y assit à califourchon.

— Ah ! c'est trop fort ! cria-t-il, prêt à rouler. Non, non, descendez !

— Allons donc ! insinua agréablement le marquis, vous avez les côtes en long comme les loups. Ce n'est pas à nous que

vous parviendrez à insinuer que vous ne pouvez encore jouer à saute-mouton avec ce gaillard-là ! Vous en porteriez dix comme lui.

— En avant ! arrche ! cria l'huissier.

Impossible de sortir, impossible d'user de la révolte. M. Brioux de Bazenville se demandait même si, parmi les silencieux qui se tenaient rangés en demi-cercle, ne se trouvaient pas quelques personnages du gouvernement aux rancunes desquels on voulait le sacrifier. Pensez donc ! il lisait une telle autorité dans l'air de commandement de toutes ces têtes. Alors, ayant dans sa main le cierge allumé et portant toujours l'huissier en question rivé à ses épaules, l'inamovible alla en trébuchant se cogner contre les... entre-sols de ces dames, à peine protégés sous les noires cascades des effilés de jais ; et, là, il dut lire, quoique d'une voix mal assurée, cette amende honorable qu'on lui présenta, calligraphiée sur un carré de vélin :

« Moi, Brioux de Bazenville, prési-

« dent de la XXIe chambre, déclare re-
« gretter profondément l'arrêt rendu con-
« tre l'objet le plus intime et le plus voilé
« de madame la comtesse de G... Je prie
« le susdit objet de m'avoir en sa merci et
« d'agréer les regrets que je lui témoigne
« ici d'avoir pu un seul instant lui infliger
« le moindre blâme. Je ploie le genou
« devant sa grâce auguste, reconnaissant
« que j'ai été trop prompt dans la séance
« du... 187..., lorsque, publiquement, j'ai
« oublié qu'à côté de lui je n'étais qu'un
« infime et un grotesque, indigne même
« de l'hommage que je me complais à
« lui rendre. »

Quand il eut fini, l'un des assistants s'approcha du patient et lui tint ce langage :

— Monsieur le président, l'huissier que vous portez si gaillardement est un véritable clerc, qui va vous donner nos noms et qualités, afin que vous puissiez déposer une plainte contre nous, si bon vous semble. Il faut que vous sachiez, Monsieur le président, que nous avons exercé cette

petite représaille contre vous dans le but de vous être désagréables ; donc, vengez-vous, si vous le voulez, nous parapherons votre plainte au parquet.

Il était six heures du matin quand M. de Bazenville eut le droit de prendre ses vêtements et de repartir.

FERNANDE, *cessant de parler et se levant.* — Cinq heures ! Je me sauve vite. J'ai du monde à dîner.

BERTHE, *mal revenue de sa surprise.* — Comment, tu pars ? Tu as fini ?

FERNANDE. — Croyez-vous que cette séance ait duré seulement aussi longtemps que j'ai mis à vous la décrire ?

JULIETTE. — Je n'en reviens pas. Est-ce que le président a déposé une plainte ?

FERNANDE, *riant.* — Contre le duc de Berwick, le marquis d'Hersor... et... d'autres non moins puissants ? Mais, ma chère, à quoi penses-tu ?

EMMA. — C'est vrai, il est le très-humble serviteur de leurs Seigneuries.

Berthe. — Pour une revanche, c'est une revanche.

Juliette. — Oui, mais comme le disait M. d'Ixel, l'autre jour, chez la douairière : — Gare au premier journaliste ou homme de lettres qui tombera sous la patte de M. de Bazenville !

Fernande. — Mais non. Il paraît que le marquis d'Hersor, après lui avoir tapé sur le bras en le congédiant, aurait ajouté à son oreille : — Et surtout, pas de basses méchancetés, ou nous sommes là ! (*La cloche sonne.*) — Il est une heure indue ! Quelle folie de s'attarder ainsi !... (*L'abbé Jaidadieu entre.*)

L'abbé. — Comment, Mesdames, vous êtes encore ici ? Quel zèle ! je suis confus... Et, sans être trop indiscret, de quoi parliez-vous ?

Fernande, *empaquetée de ses fourrures.* — Nous étions en train de causer... de l'œuvre de l'hospitalité de nuit... Au revoir, Monsieur l'abbé. (*A Berthe.*) Viens-tu, mignonne ? je te déposerai chez toi.

L'ABBÉ, *reconduisant Fernande et Berthe.* — Oui, oui, je crois qu'on devrait songer à multiplier ces asiles dans nos paroisses.

JULIETTE, *étourdiment.* — Moi, je crois qu'il faut la pratiquer très-largement ou ne pas s'en mêler. Songez donc, c'est la nuit que tous les crimes se commettent. Brrr ! cela donne froid ! En offrant asile aux vagabonds on aura une sécurité... (*A Emma.*) Partons-nous ? Monsieur l'abbé, nous nous reverrons demain chez notre excellente duchesse, n'est-cepas ?

L'ABBÉ, *faisant un signe d'assentiment.* — J'y serai certainement. Oserai-je vous rappeler, Mesdames, que c'est jeudi prochain la procession du chemin de la Croix pour l'amende honorable au Sacré Cœur de Jésus ?

JULIETTE. — L'amende honorable ?... ah ! oui, pour l'adoration réparatrice. Nous n'y manquerons pas, Monsieur l'abbé. (*Elle le salue et sort. — Dans l'église, bas*

*à Emma en s'en allant.*) L'amende honorable au Sacré Cœur de Jésus ? C'est égal, aux stations, j'aurai un peu de peine à ne pas songer aux autres stations en face desquelles s'est ployé le genou de M. de Bazenville.

Emma. — Ajoutez que sa femme y sera certainement.

Juliette. — Ce sera drôle de la voir... Faites-vous un bout de méditation, chère ?

Emma. — Non, impossible, mon mari m'attend et n'aime pas que je m'attarde après six heures.

Juliette. — Au revoir donc !

Emma. — Au revoir !

(*Elles se serrent la main, Emma sort et monte en voiture.*)

Juliette, *agenouillée devant la chapelle de la Vierge.* — « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous... » Comment faire pour ne pas songer à des choses pareilles ? je suis très-troublée ; j'ai la tête en feu. Cette Fer-

nande vous a des histoires... j'en ai le dos chatouillé et les mains moites... *(Continuant)* « et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni... » Ainsi les cuirasses se laçaient à même la peau et descendaient à un millimètre de l'endroit... Ce qui m'inquiète, c'est de savoir si les rangées de l'effilé étaient rapprochées ou clairsemées. (*Marmottant avec distraction.*) « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs... » Il est évident que l'effilé n'avait pas un demi-pouce de hauteur... Mon Dieu, c'est vraiment criminel d'avoir sans cesse devant les yeux... Ah! ça devait être drôle malgré tout! s'il était possible de voir cela seulement un instant!... On peut bien être une honnête femme et souhaiter... (*Reprenant résolument.*) « Maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. »

# LE TÉLÉPHONE

4



# LE TÉLÉPHONE

—

## JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE

Il y a huit jours que j'ai pris congé de ma tante de Breuil pour revenir à Marly où ma mère m'attendait. Lorsque je lui eus rendu toutes mes tendresses, je m'apprêtais à quitter sa chambre, quand, après quelques instants d'hésitation, elle enleva ses besicles et me dit :

— Demeurez une minute, ma nièce. Je crois de mon devoir de vous avertir que vous trouverez probablement chez vous des idées diamétralement opposées à celles que j'ai tâché de vous inculquer.

— Qu'importe, ma tante ? les principes

que vous m'avez donnés résisteront aux insinuations et aux tempêtes.

Elle hocha la tête.

— Je n'en sais rien, mon enfant; mais ce que je sais bien, c'est qu'on veut vous marier.

J'eus un battement de cœur, et je ne parus pas excessivement contrariée.

— Oui, poursuivit M^me^ de Breuil, on veut vous marier, et j'ai très lieu de craindre que vos parents, qui donnent dans les idées du jour, n'aient fait choix d'un homme plus poli de surface que solide dans le fond.

Je trouvai de bon goût de projeter un geste d'écrasant mépris pour le futur... époux que je ne connaissais pas.

— Ni moi, ni vous n'y pouvons rien, acheva ma digne tante; encore un coup, ma nièce, évitez, une fois mariée, de donner accès chez vous aux journaux actuels qui, sous prétexte de nous faire entrevoir l'avenir doré vers lequel nous marchons, propagent des industries dan-

gereuses, des théories scientifiques dont on n'a jamais entendu parler jusqu'à ce jour, et qui vont jusqu'à nier Dieu.

— Oui, ma tante.

— Enfin, méfiez-vous des inventions modernes.

— Je me méfierai de toutes, ma tante. Cependant, ajoutai-je avec componction, si j'en connaissais quelques-unes en particulier, je saurais au moins ce que j'ai à redouter.

Elle eut un moment d'hésitation et se décida à me dire :

— Le téléphone, par exemple, dont mon journal a osé parler, tant les idées nouvelles entrent malgré nous dans nos cerveaux! le téléphone peut servir à des conversations coupables. C'est par le téléphone qu'on arrive à combler des distances... qu'on avait cru vainement... impossibles à franchir.

— Mais alors, je ne vois pas pourquoi il y a raison de s'en méfier.

— Vous ne voyez pas? Supposez, pour

un instant, que vous soyez mariée et que vous ayez des doutes au sujet de la fidélité de votre mari...

— Oh! par exemple!

— Enfin, cela se rencontre, n'est-ce pas, un mari qui trompe sa femme sans qu'elle s'en doute? Eh bien, soyez sûre qu'il y a toujours du téléphone là-dessous.

Mme de Breuil s'arrêta pour respirer et continua de plus belle:

— On loge ce téléphone dans un coin secret de l'appartement. Nul ne pourrait dire où... Comment s'y prend-on? peu importe. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où vous vous en doutez le moins, un ressort, un bouton pressé secrètement d'une main mystérieuse fait agir le téléphone au moyen duquel on obtient des aveux coupables. Que de paroles murmurées à l'aide de ce conducteur satanique! que de tromperies accomplies avec sa toute-puissante coopération! C'est effrayant, je vous le dis, c'est effrayant!

— Ainsi, prendre comme base de mon bonheur futur, l'absence de téléphone chez moi, voilà ce que vous me conseillez?

— De point en point.

— C'est égal, combien je donnerais pour voir un téléphone !

— Gardez-vous-en ! Rien que la vue d'un instrument pareil peut conduire à mal.

Munie de ces renseignements de ma tante, j'arrivai à la maison où je trouvai une transformation complète; depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes, l'ameublement était moderne.

Ma mère donnait donc dans les idées nouvelles ? Cette pensée me bouleversa. Je n'osai même pas me regarder dans le petit miroir ovale qui surmontait ma cheminée et, pourtant, j'avouerai qu'une vive curiosité m'étreignait; car, enfin, je savais de source certaine qu'une présentation devait m'être faite, le soir même, de

M. Octave d'Avrilly, et cela en vue d'un mariage probable.

— Avez-vous déjà voyagé, Mademoiselle? me demanda le maire de notre petite ville en arrivant me saluer.

— Je viens de chez ma tante, lui dis-je en ébauchant une petite révérence comme celle que nous faisions au couvent devant le maître-autel.

Ce « je viens de chez ma tante » parcourut le salon en une minute, et je ne sais pas ce qu'il peut y avoir dans ce bout de phrase pour avoir soulevé tant de rires.

Un quart d'heure après, j'entendais le sous-préfet répéter à la mairesse qui, à ce qu'il paraît, refusait de faire un tour de jardin avec lui :

— Voyons, Rose, est-ce que vous êtes encore chez « votre tante » ? il me semble que lundi dernier vous m'avez prouvé d'une façon assez effective que vous en étiez sortie depuis longtemps.

Elle ne daigna pas lui répondre.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écriait le gros général Dubourg suffoqué. Ces dames se montraient hier d'une gaieté folle, et maintenant elles nous présentent le bout des doigts d'un air précieux et nous répliquent comme pour se moquer de nous : — Excusez-moi, Monsieur, je ne peux pas causer, « je viens de chez ma tante ».

— Je vous jure, ajoutait le capitaine Gros, que tout ce qu'elles possèdent... est cependant bien sorti de « chez leur tante » depuis plusieurs années.

— A qui le dites-vous, capitaine ?... à qui le dites-vous ? Vous comprenez sans doute que...

Le reste se perdit pour moi, car le général acheva sa phrase à voix basse ; mais en me retournant, j'entendis distinctement M. Jacques d'Héristal répéter à M^me^ d'Etissac :

— Ainsi, c'est votre dernier mot ? Vous ne voulez pas me chanter : *Asperges en branches ?*

— Fi ! Monsieur ! reprit-elle comiquement, ne savez-vous pas que : « je viens de chez ma tante », et que, Dieu merci, je n'ai point vu d'asperges ?

— Ce n'est pourtant pas la première fois que vous en mangez, grommela M. Jacques en revenant de mon côté.

— Oh ! moi, fis-je en l'arrêtant au passage et pour me venger de Mme d'Etissac qui se moquait si ouvertement de mes paroles, oh ! moi, Monsieur, je ne suis pas comme madame ; je sais ce que c'est que des asperges, je vous en réponds, même des asperges en branches. On en servait assez souvent chez ma tante, tous les matins en été, à l'huile et au vinaigre.

Je m'arrêtai encore un fois en m'apercevant que M. Jacques et Mme d'Etissac paraissaient confondus. Et pourtant, qu'avais-je imaginé encore de si extraordinaire ? Heureusement, un nouveau sujet d'attention se présenta, ma mère m'appelait d'un signe, et une minute après, assise

auprès d'elle, je m'entendais nommer M. Octave d'Avrilly.

Cette fois, je le jure, j'évitai de prononcer aucune parole où pût se trouver la malencontreuse phrase précédente; aussi ne restai-je pas peu étonnée lorsque M. Octave ajouta après quelques banalités :

— Vous êtes restée bien longtemps chez madame votre tante, Mademoiselle? nous vous attendions plus tôt.

Ainsi, lui-même prononçait sans aucune dérision les mots dont on venait de s'égayer une heure avant. Je n'avais donc rien dit de trop; mais comme on prend vite l'habitude d'être écoutée avec intérêt par quelqu'un qui ne vous fait bavarder ainsi que parce qu'il n'ose pas encore en arriver à vous déclarer quelque chose sur quoi vous comptez d'avance!

Je ne sais pas, au juste, quelle impression j'ai produite sur M. Octave. Je l'ai vu cependant s'entretenir de moi avec ma mère qui lui répondait à mi-voix :

— Elle est comme cela ; ne vous étonnez de rien.

Si bien que je crus remarquer qu'il avait l'air de trouver mes réponses assez naturelles, et qu'à la fin les autres personnes semblaient moins étonnées de mes reparties. Je repris donc mon aplomb, ma présence d'esprit, quand les sourires malins de ces dames cessèrent de souligner chacune de mes paroles. Je demandai même certains détails relatifs à M. Octave.

— Dame ! commença M. Jacques, il a mené une vie assez... panachée.

— Il a des conversations... légères ?

— Des conversations fort... légères, en effet, Mademoiselle.

— Son téléphone est donc à sa disposition partout où il va ?

— Ah ! ah ! l'expression est pittoresque ! Vraiment on ne saurait mieux gazer... ce qu'on n'oserait dire tout haut. Ah ! ah ! son téléphone !... Oui, parbleu, Mademoiselle, il porte avec lui son... téléphone...

qui lui permet de causer avec beaucoup de femmes.

— Ciel! mais je n'épouserai jamais cet homme-là !

Je ne sais pourquoi il me parut que M. Jacques interprétait mon expression de « téléphone » d'une façon assez bizarre, et même différente de celle que j'entendais ; mais je ne jugeai pas à propos de discuter longtemps, étant suffisamment édifiée au sujet de la vertu du comte Octave.

J'allai dans le petit salon ; et, peu d'instants après, je surprenais M. d'Avrilly s'informant de quoi l'on riait.

— Sais-tu, lui demanda M. Jacques, de quel nom se servent ces dames pour désigner le procédé de conversation dont il est d'usage de se servir quand on veut leur faire entendre qu'on les aime ?

— Non.

— Elles prétendent qu'on appelle ce procédé : faire... manœuvrer son téléphone.

— Te moques-tu de moi ?

— Pas le moins du monde ! c'est un

moyen ingénieux de parler des aventures galantes d'un monsieur. Maintenant, lorsqu'on voudra désigner un homme ayant de nombreux succès amoureux, on dira : « Le téléphone de M. de X... transmettait de si éloquents aveux à la baronne, qu'après ne les avoir écoutés que d'une oreille, elle finit bientôt par les entendre tout à fait. » Donc, chacune de ces dames voudra voir installé dans son appartement ce câble persuasif, ce fil conducteur des plus doux serments.

— Alors, M[lle] Blanche trouve que j'ai usé trop fréquemment de l'institution du téléphone ?

— Précisément, mon très-cher, précisément.

— Mais pour ceux qui croient au coup de foudre, en amour, le téléphone est escorté de certains éléments d'électricité qui s'accordent parfaitement avec une passion bien organisée.

— Que veux-tu, M[lle] Blanche est sans doute disciple de l'école opposée ; elle

ne rêve peut-être qu'à la cristallisation du sentiment.

— Comment diantre lui retirer cette idée de câble... transatlantique de la tête? répétait sans cesse M. Octave; grâce à une pareille prévention contre ce câble, elle voyagera jusqu'aux confins du monde sans trouver un point stable pour se poser; heureux ceux qui n'ont jamais rencontré une paille... je veux dire un câble dans leur chemin!

— Te voilà embarrassé comme un huissier qui trouverait un poëte dans sa soupe, s'écria Jacques d'Héristal. Est-ce que l'on ne tranche pas tous les nœuds gordiens, en amour?

— Surtout, quand ce nœud gordien est au beau milieu d'une ficelle, comme le... téléphone en question, poursuivit Raoul.

— Nous verrons, nous verrons.

Et M. d'Avrilly revint me trouver dans le petit salon. J'avoue que ces messieurs n'avaient pas mis assez de clarté dans leurs

plaisanteries, pour que j'aie pu les comprendre. Pendant quelques minutes, M. Octave m'entretint de choses insignifiantes ; mais le nom de ma tante de Breuil surgit subitement dans la conversation.

— Ainsi, me demanda-t-il à brûle-pourpoint, jamais vous n'oublierez ses conseils ?

— Je m'en garderai bien ! Mon bonheur en dépend, elle me l'a juré ; et ses idées, ses innocentes manies seront respectées par moi.

— Je sais que madame votre tante a horreur... du progrès, et c'est un point sur lequel je diffère d'opinion avec elle.

— Monsieur, je dois vous déclarer que l'esprit moderne ne m'a jamais infestée, et que si la moindre invention inconnue devait être introduite au milieu des détails multiples qui encombreront mon mariage...

— Poursuivez, Mademoiselle ! poursuivez...

— Je préférerais rester fille toute ma vie.

— Quoi ! vous haïssez le progrès à ce point ?

— Je le hais, lorsqu'il sert d'initiateur au mal. Par exemple, quoi de plus dangereux que cette criminelle invention du téléphone ? Vous installez un... câble dans un coin de votre maison, et à l'aide de ce moyen, les paroles perfides, les serments trompeurs, les aveux illicites s'échangent entre un mari et sa maîtresse, sans que la femme légitime puisse s'en douter.

— Ainsi ce moyen de correspondance vous répugne absolument ?

— Oh ! certes.

— Mais si, cependant, il ne servait qu'à un rapprochement excessivement... étroit... et fort naturel entre vous et moi lorsque nous serons mariés, quel mal y verriez-vous ?

— Dans ce cas..., mais si vous partiez en voyage, je vous suivrais et nous n'aurions pas besoin d'un fil électrique pour correspondre.

Octave voulut m'interrompre, je lui dis vivement :

— Si vous disposez d'un téléphone dans votre appartement...

— Eh bien ?

— Et que vous ayez l'intention de m'épouser !...

— Après ?

— Il faudrait pour cela, Monsieur, le couper immédiatement.

Il reçut ma réponse sans broncher ; je vis que j'avais frappé juste et je poursuivis imperturbablement :

— Ainsi c'est convenu, Monsieur, vous couperez votre... téléphone ?

— Oui, Mademoiselle, puisque vous y voyez une condition de bonheur *sine qua non*. Seulement...

— Seulement... ?

— Dans le cas où, après notre mariage, vous reviendriez à d'autres idées, vous me permettrez alors de le rétablir ? Je ne le ferai qu'avec votre consentement.

Cette fois, j'étais prise au dépourvu et

je ne trouvai aucune réponse; mais, deux minutes après, je saisis très-distinctement ces paroles d'un ami d'Octave :

— J'espère pourtant qu'elle n'exigera pas comme preuve de ton obéissance que tu lui en rapportes les morceaux ?

## JOURNAL D'UN JEUNE MARIÉ

« De M. Octave d'Avrilly à M. Jacques d'Héristal.

« Par l'étroite feuille de figuier de notre mère Ève, qui n'a pas, je le suppose, abrité la millième partie de son flanc, je ne sais où nous mèneront ces ingénues. Pas plus tard qu'hier, j'ai épousé Blanche, et je suis aussi avancé que la veille. Je ne sais pas si Adam a jamais perdu, non son latin, mais son sanscrit, auprès de celle qui fut sa femme ; par une excellente raison : c'est que, paraît-il, Ève fut l'ini-

tiatrice et non son mari; il est parlé de tout dans leur histoire, excepté de la manière dont ils s'y prirent pour se convaincre. Mon oncle, qui est de l'école Littré, prétend qu'ils n'ont pu procéder qu'avec des signes onomatopiques... Vrai, c'était le bon temps, celui-là.

« Ma femme a eu d'abord une monomanie dont j'espérais la guérir, c'était de croire que notre maison recélait des téléphones secrets. Il m'a fallu couper jusqu'aux cordons de sonnettes afin de lui prouver qu'ils n'aboutissaient pas à des fils mystérieux chargés de transmettre à l'oreille d'une autre les aveux de certains amours illicites. Ici, je reconnais que je devrais écrire « certaines amours » pour être davantage le neveu de mon oncle l'académicien, mais je n'ai dans la tête que cette feuille de figuier de notre grand'mère Ève qui, certes, devait, dix fois par jour, flotter au moindre vent, et la rendre plus accessible à son mari que ma femme ne l'a été à mes caresses; car enfin, je le ré-

pète, je ne suis pas encore le mari de ma femme.

« En débutant comme fiancé, je n'avais pas songé à détruire, dans l'esprit de Blanche, l'illusion gracieuse dont elle enveloppait, en pensant à son futur mari, l'image du téléphone. Il me semblait nécessaire de l'initier peu à peu à ce rôle dudit téléphone entre deux époux assortis, et je ne désespérais pas qu'elle comprendrait, sa mère me l'ayant assuré. Mais c'est qu'il n'en a pas été ainsi. J'imitais très-bien pourtant, ce soir-là, l'attitude d'un homme qui ne mérite point le bonheur qui l'attend, quoique s'en croyant absolument certain. J'en fus pour mon attitude, et rien ne couronna, en effet, la modestie de ma tenue. Du premier instant, elle a prétendu que je devais l'avoir trompée et que notre mariage ne pouvait être que le résultat d'une supercherie. Que veux-tu qu'on dise à une pensionnaire qui persiste à prendre des vessies pour des lanternes ? Toi qui portes le nom

de Pépin d'Héristal, trouves-tu, de bonne foi, que je puisse, sans regimber, accepter, aux côtés de Blanche, le rôle de Pépin le... Bref?

« Adieu, je vais voir s'il fait jour chez la divinité à laquelle j'ai donné mon nom avant-hier à la mairie.

« OCTAVE. »

Cette lettre écrite et expédiée, celui qui en était l'auteur jugea à propos de descendre au jardin aspirer quelques bouffées d'air. A moitié désespéré, il gesticulait à droite et à gauche et resta fort déconcerté quand il s'aperçut que le docteur Lablache, un ami de la famille, n'avait pas perdu un seul de ses mouvements.

M. Lablache était hors d'âge. Trahi dans son désordre, Octave ne tarda pas à le mettre au courant.

Le docteur ne parlait que par sentences; il s'imaginait avoir de l'esprit comme Dumas II, parce qu'il avait la tête de Dumas I.

Il examina gravement la mine d'Octave.

— Voyons, parle, mon fils, dit-il en arrivant subitement au tutoiement. Dis-moi tout.

— Mais je vous ai dit tout.

— Achève. Es-tu limité dans ton... mouvement humain ?

— Ah ! Seigneur Dieu ! gémit Octave en se prenant deux poignées de cheveux... ils me feront perdre la cervelle.

— Réponds, fit le docteur d'une voix terrible en prenant une pose à la Mélingue. Pour la deuxième fois, je te demande si tu es limité dans ton mouvement humain ?

— Sacrebleu ! comment voulez-vous que... je sois limité puisque je n'ai pas encore commencé !

— Ah ! ça change la thèse. Commence, et puis après si tu es limité...

— Dans mon mouvement humain, n'est-ce pas ? s'écria le jeune homme, à moitié enragé.

— Oui, dans ton mouvement humain.

— Eh bien, alors, qu'est-ce que je ferai ?

— Alors... tu la quitteras, parbleu ! La morale, la philosophie, la société, et, par là-dessus, toutes les brochures de Dumas, te le commandent.

Octave lui tourna le dos pour ne pas le battre.

Mais nous avons eu la bonne fortune, grâce à une indiscrétion de M. d'Héristal, d'être initié à la relation des événements qui se passèrent dans la journée qui suivit cette malencontreuse nuit.

## SUITE DU JOURNAL D'UN JEUNE MARIÉ

« Ma femme oblige les délicats avantages dont elle dispose à occuper dans son corset la position imposée aux fidèles à un sermon du Père Didon sur le divorce :

c'est-à-dire qu'ils sont serrés à ne pouvoir absorber le moindre souffle d'air.

« Lui en ayant présenté la délicate observation :

« — Que vous importe ? m'a-t-elle répondu en rougissant ; quel intérêt pouvez-vous y prendre ?

« — Mais il m'importe beaucoup, ma chère Blanche ; tenez, laissez-moi donc desserrer ce petit nœud-là ? Est-ce que vous ne respirez pas mieux ?

« Sans attendre son acquiescement, j'avais écarté le nœud en question, un nœud en malines, ne t'en déplaise, et j'essayais de plonger en dessous. Ah bien oui ! Elle a autant de pudeur qu'une femme mal faite. Pourtant, je m'aperçus d'un certain frémissement.

« — Est-ce que vous avez des peines de cœur, que votre sein bat si fort ?

« — Moi ? oh ! pas du tout.

« Tu comprends que, quand la chute du jour, le silence du dehors, la voix qui devient moins nette et le geste moins assuré,

vous avertissent à peu près clairement que c'est l'heure où une femme devrait être à vous, tu comprends quelle déception vous mord, s'il faut pressentir, au lieu d'un bras qui s'amollit, une porte qui va s'ouvrir pour vous expulser dans la chambre à côté. Plus on soupire pour de justes motifs, plus, ma foi, on est tenté de se mettre en colère. C'est ce que je tentai ce soir-là. Blanche eut peur et chercha la poignée de la sonnette.

« — Impossible, lui dis-je en accentuant mes gestes, vous les avez fait tous couper.

« La vérité est qu'il ne restait aucun cordon dans la maison.

« Elle vit que je n'étais pas terrible et se rassura.

« — Voyons, chère amie, parlez-moi de quelque chose qui ne m'envoie pas dormir aux antipodes.

« — Mais je ne vous envoie pas aux antipodes ! puisque vous couchez près de moi dans la pièce qui touche à celle-ci.

« — Ce n'est pas encore assez près.

« Et je me rapprochai d'elle.

« Je m'aperçus que les loisirs de la vie facile n'avaient pu briser en moi le grand ressort de la tendresse pour cette jeune fille, qui ne me repoussait, en somme, que dans un excès de pruderie compréhensible. Je résolus de ne pas lâcher prise.

« — Voyez-vous, Blanche, votre tante vous a causé un grave préjudice sans que vous vous en doutiez.

« Elle ouvrit des yeux grands comme des tunnels.

« — Je voudrais bien savoir en quoi, par exemple ?

« J'avais réussi à l'émotionner en touchant à son fétiche.

« — Je vais vous l'expliquer, si vous voulez me promettre de rester assise, là, sans quitter mes genoux.

« Et je la maintenais de force entre mes bras. J'avais devant moi les provocations émoustillantes d'un corps qui transparaissait sous la batiste, et je me demandais si ce tempérament trop violemment

tendu sur les câbles roides de la vertu casserait enfin une de ses cordes en mon honneur dans une nuit fortunée.

« — C'est ma femme, après tout, pensai-je. Mais je me disais aussi : Pourquoi notre patience masculine est-elle inventée, sinon pour nos femmes légitimes, qui ne se font pas faute de la soumettre à de plus rudes épreuves que celles qu'on inflige à l'intelligence des invités de la Présidence quand on leur sert du Molière ?

« Je continuai :

« — Votre tante, ma pauvre Blanche, vous a formulé, au sujet du progrès, des préceptes que je crois infiniment justes, infiniment sincères, infiniment...

« Je bredouillais pour commencer, et je crus voir poindre un sourire moqueur. Cela m'enhardit :

« — Ce qu'elle a oublié, c'est de vous préciser la véritable physionomie des objets que vous aviez à redouter. Ainsi, revenons une minute à ce... téléphone de

malheur dont l'idée vous a presque mise en convulsion l'autre jour.

« Je sentis que la chère petite recommençait à frissonner. Elle donnait des tapes à sa robe, n'osant m'en donner à moi.

« Soudain elle reprit courage et me demanda à brûle-pourpoint :

« — Ainsi, il est d'usage, maintenant, que toutes les femmes reçoivent... un téléphone parmi leurs cadeaux de noce?

« — C'est même un cadeau... principal, et je puis vous assurer que si elles ne le recevaient pas, le mariage serait d'une... fadeur singulière. Avez-vous déjà observé vos compagnes dans la quinzaine de la lune de miel?

« — Mais, oui.. Berthe et Juliette, par exemple, conservaient près de moi des airs de mystère auxquels je ne comprenais rien.

« — Sachez donc que ces airs de mystère venaient de ce qu'elles avaient trouvé dans leurs corbeilles... ce que vous avez si injustement proscrit de la vôtre.

« — Enfin, comment est-ce fait, un téléphone ? Je n'en ai jamais vu. Est-ce au Bazar du Voyage qu'on l'achète ? Cela tient-il beaucoup de place dans une maison ?

« — Excepté vous et moi, personne ne s'apercevrait de l'emplacement occupé par le vôtre si vous le désiriez.

« — Cela doit être très-dispendieux à établir.

« — Pas le moins du monde.

« — Cela s'use-t-il rapidement ? Faut-il le réparer chaque année ?

« — Une fois posé... cela résiste, croyez-le.

« — Une seule chose m'inquiète, c'est que, n'ayant jamais usé de ces inventions... américaines, il me faudra commencer une rude école pour apprendre à m'en servir.

« — Non : votre rôle pourra parfaitement consister à m'écouter ; je vous... parlerai d'abord ; vous me répondrez en usant du même procédé ; et vous verrez que nous nous entendrons comme si nous n'avions fait que cela toute notre vie.

« — Ainsi, un seul téléphone suffit à l'usage de deux personnes comme nous ? Vous êtes bien sûr qu'il n'en faut qu'un ?

« — Je le crois fichtre bien ! un second mettrait, je vous le jure, le désaccord avec le premier.

« — Ah ! oui, je conçois cela ; les fils électriques s'embrouilleraient et créeraient à nos oreilles une cacophonie épouvantable.

« — Justement.

« — Il faudra, poursuivit Blanche, dont la peur s'évanouissait enfin, que je demande à Berthe et à Juliette de me montrer leur téléphone ; on pourrait d'abord en monter un sur le même modèle. Qu'en pensez-vous ?

« Et elle semblait attendre une réponse, non sans anxiété.

« — Mon Dieu, chère amie, il n'est pas absolument nécessaire que tous... les téléphones se ressemblent.

« — Enfin, reprit-elle, puisque le vôtre

a été coupé par ma volonté, n'en parlons plus. Demain nous le réinstallerons.

« — Que penseriez-vous de la noirceur de mon caractère si je vous avouais que notre chambre à coucher a échappé aux mutilations de l'appartement ?

« — J'aurais dû m'en douter, répliqua Blanche sans malice, en me menaçant gentiment du doigt. Alors c'est un téléphone à demeure que nous avons par ici ? voyons un peu !... J'ai un instant pensé qu'on en employait de portatifs !... à volonté. Voulez-vous me mettre au courant ?

« Et elle entra dans sa chambre à coucher.

« Sans lui répondre, je la serrai d'une force à faire craquer la solidité d'une douzaine de principes.

« Je ne sais pas si j'eus alors la chance qu'une case s'ouvrît dans le cerveau de ma femme, je crois plutôt que la chaleur de mes paroles et l'attraction de mes gestes l'étourdirent un peu, car elle ne résista point et consentit à revêtir le cos-

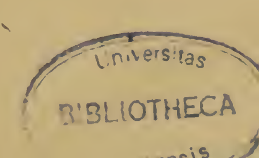
tume du crime. Il était vraiment temps, car je ne suis pas un de ces maris qui se contentent de se mettre sous la dent les tropes de M. Caro. Une agonie pareille renouvelée chaque soir pourrait bien me porter à des excès de naturalisme à épouvanter un vulgaire zingueur. Il ne me restait alors que quatre paroles à lui dire, et, puisque nous en sommes sur le thème du câble transatlantique, ce que je lui ajoutai était... compté et pesé... comme les mots dans une dépêche télégraphique.

« Bientôt je sentis, à la douce extinction de sa voix, une certaine émotion qui bleuissait ses doigts et martelait ses reins de petits coups légers. Je ne trouvai rien de mieux à lui répéter que de lui faire expérimenter la monographie du... téléphone dans la variété de ses épisodes.

. . . . . . . . . . . . . .

« Il y a très-peu de jours que j'ai prouvé à Blanche que le téléphone est une invention excessivement conjugale, et elle a





consenti à laisser notre maison envahie par certaines innovations aussi onéreuses qu'utiles dans une demeure exigeant un nombreux personnel.

« Cependant est-ce souvenir, souvenir trop vif de notre nuit de noces ? Lorsque Jacques d'Héristal est venu lui rendre ses devoirs, j'étais à l'autre bout du jardin, et, voulant m'avertir, elle a dû appliquer sa bouche à l'orifice du cornet électrique placé dans un angle de son boudoir. Pourquoi, au moment d'accomplir cette action si simple, a-t-elle reculé ? Pourquoi a-t-elle prié Jacques d'aller m'attendre en mon cabinet ? Je le répète, je crois qu'elle redoutait en sa présence une allusion à certaine conversation qui précéda notre mariage ; car, en ayant présenté l'observation le soir même à Blanche :

« — Je n'aimerai jamais, voyez-vous, qu'on me regarde téléphoner, me répondit en rougissant cette femme aimable. »

GRANDE IMPRIMERIE
(Société Anonyme)
G V. LAROCHELLE, IMP., 16, RUE DU CROISSANT. — PARIS